

M. ALBERTO SAVINIO EST ÉPRIS DE LITTÉRATURE FRANCO-ITALIENNE¹ (“COMŒDIA” 29 NOVEMBER 1927)

*Ami!... Ami!... ta bouche est pleine
 de la parole réconfortante
 première réponse à toute ma nostalgie.
 Ami!... Ami!... tes mains sont pleines
 de fleurs aux doux poisons
 premier breuvage à toute soif ardente.
 Ami!... Ami!... les paniers son pleins
 de fruits meurtriers
 première moisson de tout mon labourage.
 On entendit alors une longue éructation de joie
 et la planète péta;
 Le voile du temple se tordit et puis tomba en cendres.*

Je ne résiste pas au plaisir délicat de citer cette strophe au seuil de cet article. Elle prouvera que M. Alberto Savinio n'était pas très en retard en modernisme dadaïstoforme lorsqu'il collaborait, auprès de Guillaume Apollinaire, aux Soirées de Paris, et qu'il y publiait ces *Chants de la mi-mort* qui furent une révélation pour les jeunes surréalistes à venir.

M. Alberto Savinio n'est pas de passage à Paris. Il y habite d'une façon permanente. Il y vint en 1911, dut, lors de la mobilisation italienne en 1915, rejoindre son régiment, et, dès la fin de la guerre, revint à Paris, "la seule ville où il puisse vraiment vivre".

Il y possède un appartement meublé avec un gout discret, et tout vivant de couleurs et de toiles. Car, si Alberto Savinio est né homme de lettres, il est devenu peintre. Une exposition très remarquée vient d'ailleurs, à Paris, de consacrer son talent.

Trente-cinq ans, un visage énergique derrière de grosses lunettes rondes, des lèvres étrangement sinueuses et mobiles. Un chandail brun qu'encerclent une ceinture de cuir. Il est assis dans une bergère, et caresse, en me répondant, un jeune chien briard au long poil.

"Le seul fait que j'ai quitté l'Italie pour vivre en France prouve assez ce que je pense de l'Italie intellectuelle. Elle ne m'intéresse pas du tout. Paris est, à mon avis la seule ville possible du monde, la seule où l'on puisse produire, la seule où l'on se sent encouragé, la seule où règnent à la fois l'intelligence et le sens de l'art.

C'est d'ailleurs en France que j'ai fait, littéralement, mes premières armes, dans la revue de Guillaume Apollinaire.

Ah! Apollinaire, quel homme, et quel esprit ouvert également à tout, compréhensif et neuf! Je me souviens... Il me faisait jouer du piano, car j'étais compositeur alors, il me faisait jouer pendant des heures et

¹ Interview by Pierre Lagarde in "Comœdia" in the column "L'Italie et nous" on 29 November 1927.

des heures, jusqu'à ce que mes doigts inertes retombassent sur le clavier...".

M. Savinio ferme à demi les yeux sur ses souvenirs. Depuis quinze ans, il n'a plus touché un piano. C'est en couleurs qu'il a tracé les harmonies qu'il ressentait. Il devient attentif à nouveau quand je lui parle de l'Italie.

"On y sent l'influence française depuis des siècles contrairement à ce que vous affirmait M. de Pisis. Mais qui peut échapper à une influence si riches et si diverse? Demandez aux hommes en été, de ne pas sentir la chaleur du soleil...".

Et la tradition?

"À part les traditions locales de chaque pays, il y a une tradition européenne, mondiale, à laquelle je me sens plus intimement rattaché qu'à la tradition italienne.

D'ailleurs vous ne connaissez pas l'Italie. Cela vous fait sourire? C'est pourtant vrai. Vous allez me citer d'Annunzio, n'est-ce pas? Mais d'Annunzio n'a jamais existé. D'ailleurs...".

Et M. Savinio ajoute, plein d'une orgueilleuse modestie:

"D'ailleurs, je n'ai jamais lu une ligne de lui!"

Alors comment peut-il juger? Mais je le laisse poursuivre:

"Vous me citerez aussi Pirandello. Je n'aime pas beaucoup Pirandello. Il n'a presque plus d'importance. Il n'en a d'ailleurs jamais eu beaucoup en Italie. C'est un cas qu'il faut juger psychologiquement quant aux Italiens. Ils étaient trop contents de voir un de leurs écrivains pris au sérieux à l'étranger ce qui n'était encore, dans la littérature moderne, arrivé à aucun.

L'Italie ne peut actuellement, rien présenter d'intéressant au point de vue intellectuel. Un pays qui a tant de préoccupations sociales et politiques ne peut se consacrer aux arts.

Mussolini a d'ailleurs déclaré qu'il ne voulait à aucun prix d'un dictature intellectuelle. Lui, personnellement, déteste ceux qui veulent implanter comme un style officiel fasciste ce style plein de périodes et d'éloquence qu'il avait lui-même lorsque jeune journaliste il imitait Papini".

La conversation se déroule selon de curieuses arabesques que je ne saurais fixer toutes. Ai-je prononcé le mot de "bloc latin"? M. Savinio sursaute :

"Bloc latin? Mais c'est de la blague! Les quelques rares hommes de valeur d'Italie, vous les avez connus sans qu'il soit question de bloc latin. Il n'y a pas de bloc latin. C'est un mot".

M. Guido da Verona, pourtant...

Alberto Savinio m'interrompt:

"M. Guido da Verona est peu qualifié, à ce qu'il me semble, pour parler de ce prétendu bloc latin. Il fait beaucoup de conférences, mais il ne connaît guère mieux la langue italienne que la langue française, ce qui ne l'empêche pas de mêler les deux...".